Lacan Quotidien



N° 762 – Mardi 30 janvier 2018 – 23 h 16 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



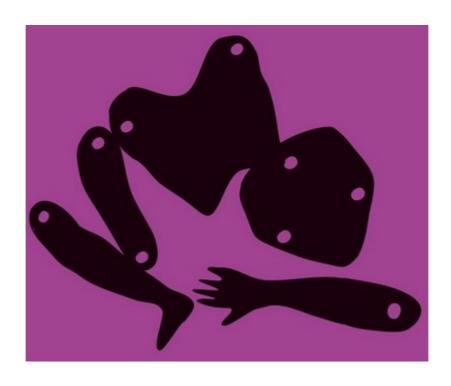
Affaires de corps

EN AVANT

Hervé Castanet, *Quand le corps se défait*, par Guy Briole La chienne *de* ma grand-mère n'aboyait qu'après les hommes, par Valeria Sommer

NOUVEAU SOUFFLE SUR LE CHAMP FREUDIEN

Zadig Tel Aviv, « Sionisme et démocratie »
Conversation avec Eli Barnavi, par Marco Mauas



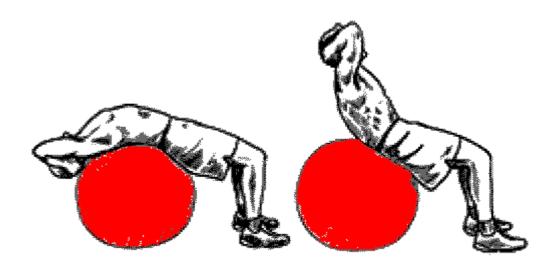
Hervé Castanet, Quand le corps se défait

par Guy Briole

Le livre d'Hervé Castanet, Quand le corps se défait. Moments dans les psychoses (1), est exemplaire par la manière qu'a l'auteur de nous inviter à faire un bout de chemin avec ses analysants. Il s'agit d'un lien vivant animé du désir de l'analyste. Il se situe aux antipodes de ce que serait « cliniquer » (2), c'est-à-dire prioriser une clinique de l'observation aux dépens de la prise en compte des énoncés du sujet. Ici se lit la valeur décisive de ces énoncés pour ce qu'ils peuvent contenir d'inventions, de solutions qui permettent de limiter les invasions de jouissance quand le symbolique a fait défaut.

Ce choix décidé de l'analyste se fait présent à nous dès le premier des cas dépliés, celui d'un patient qui - et c'est encore plus éclairant - n'est pas de ses analysants, mais qu'il est amené à rencontrer lors d'une présentation clinique, dans un service de psychiatrie. La rencontre a lieu et opère là, en présence de tous, ouverte aux risques des malentendus pour le patient et pour l'analyste qui conduit l'entretien. Pour autant, pas de position en miroir : le patient est intéressé de témoigner, le psychanalyste, d'en apprendre quelque chose. Éric n'a pas eu d'autre choix, faute d'avoir un corps qui se tienne, que de s'inventer une solution qui passe par un impératif l'obligeant à procéder indéfiniment à un câblage de ses nerfs. S'il est docile au traitement psychiatrique, c'est parce qu'il sait qu'il n'est pas fou, mais a une maladie nerveuse, une maladie des nerfs : des connexions ne se font pas, ou fonctionnent mal. Il a gardé de l'époque de sa formation d'électricien de précieux conseils de son patron. Des petits riens qui pourraient nous sembler insignifiants sont pourtant au cœur de ce qui lui permet une vie supportable. Il ne peut compter que sur lui-même pour réparer le système qui est défectueux, pas sur le symbolique. Il trouve aussi appui sur ceux qui savent l'écouter et donner corps à ses énoncés. Alors, il avance ses trouvailles et ce qui se dit, se passe, se joue, dans le temps limité de cette rencontre originale lui servira en diverses occasions.

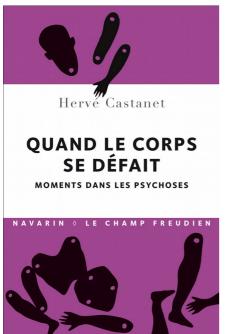
De la force des premières affirmations de Noëlle, marquées de la certitude absolue qu'elle est morte, l'analyste – c'est elle qui l'en avertit – ne doit se sentir ni apeuré, ni dubitatif. Il accueille cette « lucidité » qu'elle veut lui faire partager. Il faut un Autre de l'adresse pour que quelque chose fasse un corps de ces parties malmenées, vidées, torturées, habitées d'excroissances monstrueuses, etc. L'analyste trouvera la bonne manière de faire avec cette analysante si catégorique, et ce sera le mode de la conversation, à l'instar de ce que Lacan avait nommé dans son lien à Aimée des entretiens « à bâtons rompus » (3). Elle y retrouve un peu de la « vitalité » qui lui fait cruellement défaut, tenant à distance ce qui la taraude et qu'elle appelle une « absence de vie », un vide qui se creuse davanage quand elle ne peut faire face à un réel omniprésent. Un Autre veut sa mort, elle connaît toutes les ruses qu'il invente pour la faire souffrir et parvenir à ses fins. Sa solution pour y échapper, c'est de faire la morte. Mais on ne peut pas faire sa vie d'être morte. Cette logique implacable l'a conduite à trouver le chemin d'un lieu où en parler : à un analyste. C'est un cheminement complexe et subtil que nous découvrons dans la lecture de cette situation transférentielle déployée. L'astreinte à l'écriture est sa forme éthique pour répondre au réel – pas sans l'Autre du transfert. Ce chemin la mène vers l'écriture de poèmes, puis se faire un nom d'emprunt rend possible un lien pour elle parmi un groupe de poètes.



Séverin rencontre un analyste et veut sortir de ce fourre-tout où les médecins le cantonnent à être « un dépressif ». Son désordre touche, écrit Hervé Castanet, à « la jointure de sa position de sujet avec son corps ». Il parle d'une voix fluette sortie d'un corps massif et négligé ; des prises massives d'alcools forts réduisent ce corps au silence, pour noyer le fait que « le sentiment de la vie » s'en est éloigné. Ce corps déshabité, il l'emmène en séance comme il le trimbale partout. Qu'est-ce qui pourrait faire coupure pour qu'il puisse être autrement présent, sans passer par la maltraitance et la « compulsion de jouissance » à ingérer de l'alcool jusqu'à en être comateux ? Comment passer d'un être comateux à un parlêtre qui se soutienne de la parole et cesse — ce qu'il répète depuis l'adolescence — de se « massacrer » ? Dans ce jeu de massacre qui conduit au pire, une rencontre-ravage avec une femme lui fait faire le pas d'une « lâcheté », dit-il, en se taisant, en interrompant la cure. L'analyste note que ce fil de la parole lui a permis de tenir un temps dans un lien à son jeune fils dont il a la charge. Ce fil, pour ce qu'il a tissé, pourrait se reprendre, « à l'occasion ».

Pascale est en « survie » de n'avoir pas de pensées, d'idées à elle. Sa vie est une torture dans laquelle, entre autres, des scènes pornographiques qui impliquent son corps l'assaillent. Elle vit chichement, en dessous de son niveau d'études, comme pour ne pas être exposée. Qu'y peut « l'ironie douce » à laquelle elle s'essaye ? « Perdue » est le signifiant qui la rattrape sans répit – elle le dit d'une phrase tragiquement poétique : « je me suis perdue dans un désert sans eau où des tas de monstres volent et courent autour de moi ». « Je ne sais pas » est l'autre déclinaison de son mal-être : c'est, à la fois, la souffrance qu'elle transmet à son analyste et le piège involontaire auquel elle l'invite. Il devra y mettre du sien dans les séances, et encore être d'une disponibilité téléphonique qui ne prend pas en compte la discontinuité propre au passage du temps. Quand la tension est là, à Pascale il faut l'analyste en présence ou en « voix » au téléphone pour relâcher « ces fils de sang et de nerfs » dont son corps est fait, pour libérer ce « pantin », cette « marionnette » qu'elle est et qu'un autre actionne à distance. Elle en sait le danger pour elle et pour les autres, et sait surtout que le transfert apporte une certaine pacification à cette jouissance dont elle est jouée. Un souvenir remémoré au cours de la cure vient comme « événement » et une ouverture advient, par le désir de savoir que soutient l'analyste. Suivez-le dans ces sentiers de la découverte au fil des séances! C'est riche d'enseignements.

Antonin Artaud est une inépuisable source d'enseignements, transmis par son œuvre, sa folie, celle des psychiatres aussi – l'un d'eux a passé sa vie à se justifier d'avoir considéré qu'il avait dû corriger la défaillance des courants interneuronaux du *système* cérébral d'Artaud par des séries de connexions électriques extracérébrales, faute d'avoir été animé d'un désir de savoir ! Hervé Castanet souligne qu'Artaud témoigne au mieux, en son œuvre, de ce que contient l'expression « le corps se défait ». Il prend un point de vue nouveau : l'œuvre graphique d'Artaud ne saurait être considérée seule ou comme illustration de l'œuvre écrite ; par une lecture serrée des créations d'Artaud, il dégage un nouage étroit, si bien que son œuvre, dans son entier, dit-il, peut être qualifiée « d'invention sinthomatique ». La démonstration est vive, précise et l'on se passionne de la suivre à la ligne pour arriver à cette très élégante proposition : « les mots écrits deviennent à leur tour dessins ».



On ne saurait mieux conclure que par la dernière phrase du livre: « prenant l'option d'une clinique pragmatique orientée par le réel, j'ai donné place à l'invention singulière dont le mérite revient à Artaud et aux analysants eux-mêmes ». Hervé Castanet a raison. Néanmoins on se doit d'ajouter que sa manière de faire présentes ces inventions nous donne à lire un ouvrage précieux, à plusieurs entrées: celles d'une pratique renouvelée, d'une réflexion épistémique novatrice et celle du désir de l'analyste en acte qui les permet.

- 1: Castanet H., Quand le corps se défait. Moments dans les psychoses, Navarin/Le Champ freudien, 2017.
- 2 : Lacan J., « Ouverture de la Section clinique » (1977), Ornicar?, n° 9, 1977, p. 8.
- 3 : Lacan J., De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, Paris, Seuil, 1975, p. 213.



La chienne de ma grand-mère n'aboyait qu'après les hommes

par Valeria Sommer

« la position analytique est une position féminine, du moins est analogue à la position féminine. Cela veut dire qu'on ne saurait être analyste en étant institué par le fantasme phallique »

J.-A. Miller, «L'Un-tout-seul », 9 février 2011.

Ma grand-mère disait toujours que sa chienne n'aboyait qu'après les hommes, et je dois avouer qu'il en était ainsi. J'ai pu le constater. Selon ma grand-mère, c'était dans sa nature. Je garde l'équivoque. Aujourd'hui, je peux vous dire que Daisy, petit caniche femelle, était bien dressée au fantasme de ma grand-mère.

Agissait-t-elle en tant que mâle lorsqu'elle aboyait aux hommes ? Incarnait-elle le *nec plus ultra* de la féminité défendant son territoire à ce moment-là ? Une chose est sûre, cette petite chienne n'était pas victime d'un macho dominant. Des hommes, il n'y en avait plus aux alentours depuis longtemps. Seulement elle se faisait une joie de se faire objet de la jouissance de cette femme qu'était ma grand-mère, tenant les hommes bien à l'écart.

Des collectifs de femmes se dressent partout dans le monde. En Argentine, c'est le mouvement #Ni una menos qui a pris le devant de la scène. Drôle de syntagme sous lequel toute une mouvance « féministe » se range contre l'homicide des femmes – pardon, le femmicide (1) – et tout type de violences faites aux femmes, dénonçant le « machisme » qui gouverne la société.

Je dis « drôle » car j'entends dans le nom de ce mouvement, *Pas une de moins*, une dissonance qui témoigne enfin de la difficulté d'articuler le féminin autrement que dans un *fantasme phallique*.

Pourquoi, face aux assassinats de femmes, ne dirions-nous pas plutôt *Pas une de plus*, dont la suite élidée serait ... ne sera tuée ? Pour *Pas une de moins*, la suite élidée ne va pas de soi. *Pas une de moins*... ne sera tuée ? *Pas une de moins*... quoi ? À quoi cela répond-il ?

De quoi ce « moins » à la place du « plus » est-il le nom ? Pas-une-de-moins est un énoncé qui suppose une énonciation bien particulière : Que pas une ne manque, dont la suite élidée serait ... à ce tout féminin. Dès que l'on profère Pas-une-de-moins, on donne consistance à ce tout. Pas-une-de-moins! Vous ne décomplèterez pas l'ensemble de toutes les femmes que nous sommes! Proférant ce slogan, on s'inclut dans l'ensemble, on délimite son territoire et on place le mal à l'extérieur. Ouaf! Ouaf! Prisonnières de ce type de logique, qui prend racine dans le mépris de soi, nous entraînons toutes les rivalités imaginaires en attisant la haine de l'autre.

Chez le *parlêtre*, une jouissance persiste au plus *ex-time* de soi, au-delà des revendications, des idéologies, qui donnent *forme épique à un impossible de structure* (2). Cette jouissance est du registre de l'existence, précise J.-A. Miller. C'est une jouissance primaire – au sens où il n'est que secondaire qu'elle soit interdite (3).

À « pas une de moins », nous préférons nous orienter de la logique lacanienne, afin de préserver le *pas-tout* propre à la position féminine.

- 1 : Femmicide, ô combien ce vocable peut être signe de misogynie!
- 2: Cf. Lacan J., Télévision, Seuil, 1974, p. 51.
- 3 : Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », cours du 11 mai 2011, inédit.



Nouveau Souffle Sur le Champ freudien

ZADIG TEL AVIV

« Sionisme et démocratie » – Conversation avec Elie Barnavi

par Marco Mauas

Elie Barnavi (1), invité par Zadig Tel Aviv le 6 décembre 2017, présenta ce qu'il appela ses « 10 thèses » sur le thème de notre réunion, « Sionisme et démocratie ». Je vais les résumer rapidement, pour me référer ensuite au style de la conversation, assez inhabituel à mon avis dans le discours courant en Israël.



Thèse 1 : Le sionisme est le mouvement national du peuple juif. À l'époque de son apparition, au XX^e siècle, il y a en Europe centrale et orientale des problèmes nationaux non résolus. À l'instar de ces peuples qui aspirent à se doter d'États-nations, certains Juifs décident que la seule solution au « problème juif » est également un État-nation souverain. La plaidoirie la plus puissante en sa faveur est le pamphlet de Léon Pinsker, Autoémancipation, qui fera une impression si profonde sur Théodore Herzl qu'il affirmera que, eut-il lu le livre de Pisker, il n'eut probablement pas écrit L'État des Juifs.

Thèse 2 : La démocratie est la souveraineté du peuple, entendue depuis Jean Bodin, au XVI esiècle, comme la faculté de faire la loi – directement ou, dans les démocraties modernes, par l'entremise des représentants de la nation.

Thèse 3 : Démocratie et nationalité sont les deux faces de la même monnaie. La première agit à l'intérieur, la seconde à l'extérieur. C'est dire qu'il n'y a pas de nationalité sans démocratie. À l'origine des deux : la Révolution française.

Thèse 4 : Le sionisme fut un mouvement national aspirant à l'autodétermination, et donc nécessairement démocratique.

Thèse 5 : Cependant, la démocratie n'est pas forcément libérale. À Athènes, elle ne l'était pas, il suffit d'évoquer la mort de Socrate. Jean-Jacques Rousseau, l'inventeur de la démocratie moderne, n'avait rien d'un libéral ; à propos de son *Contrat social*, l'historien Jacob Talmon a pu parler de « démocratie totalitaire ». Inversement, les pères du libéralisme, Montesquieu, Locke, n'étaient pas des démocrates. Ils considéraient le gouvernement de la multitude comme dangereux. Quand Thomas Jefferson et ses amis rédigent la Constitution des États-Unis, en s'inspirant largement de John Locke, ils prennent le soin d'introduire entre le suffrage universel et l'élection du président une étape supplémentaire : les « grands électeurs ».

Thèse 6 : Aussi bien, le sionisme fut un mouvement démocratique, pas nécessairement libéral. L'écrivain Amos Oz a dit que « sionisme » est un nom de famille. En effet, on y trouve tout l'arc des attitudes politiques modernes, du communisme au fascisme, en passant par la social-démocratie et le libéralisme.

Thèse 7 : Les circonstances de la naissance de l'État, le pluralisme idéologique de la diaspora et le choix de Ben Gourion d'ancrer le nouvel État à l'Ouest ont fait qu' *Israël a opté d'emblée pour la démocratie libérale*. Une démocratie libérale incomplète, certes, mais démocratie libérale tout de même. Dans les conditions dans lesquelles Israël a vu le jour, ce n'était pas son moindre sujet de fierté.

Thèse 8 : La démocratie libérale israélienne est désormais en danger. Elle est attaquée au nom de la démocratie, entendue comme la loi de la majorité.

Thèse 9 : La force du camp antilibéral réside dans la faiblesse du camp libéral. Les libéraux sont individualistes et rationnels, enclins à comprendre l'Autre, difficiles à recruter, méfiants à l'égard du nationalisme.

Thèse 10 : La démocratie libérale doit se défendre. Pour cela, il importe de diagnostiquer le mal, et d'agir sur le double front de l'organisation et de l'éducation.

Dans la discussion qui s'ensuivit, la question « Qu'avons-nous fait ? » fut posée, de même que celle des relations entre judaïsme et démocratie. Oui, affirma Elie Barnavi, il existe une contradiction structurelle entre judaïsme et démocratie, comme entre la démocratie et tout système de foi. Il ne s'agit pas de « résoudre » cette contradiction – la vie des individus et des collectivités n'est jamais exempte de contradictions –, mais d'apprendre à l'apprivoiser. Jusqu'aujourd'hui, les Israéliens se sont plutôt bien débrouillés, mais des signes inquiétants s'accumulent. Ainsi, la « loi de la nationalité » qui, si elle était adoptée, établirait la supériorité du judaïsme sur la démocratie.

Face aux interventions, pas toutes favorables, j'ai trouvé intéressant l'usage en parallèle d'une double sémantique : un nous du libéralisme et un nous du sionisme. Le premier peut être situé aisément avec le deuxième mode d'identification freudienne, celui qui s'appuie sur un trait unique, disons ici, pour abréger, « le trait libéral ». Le second type de nous que j'appelle le « nous sioniste » se situerait aux antipodes du trait identificatoire. C'est le nous du j'appelle le « nous sioniste » se situerait aux antipodes du trait identificatoire. C'est le nous du l'exil. Ainsi, « ce que nous avons fait » inclut les horreurs de la guerre d'Indépendance — « nous n'avions d'autre alternative que de gagner », dit le Professeur Barnavi, « et ça a eu des conséquences pour nous et pour les autres ». C'est le nous de la séparation, qui laisse à chacun sa place de solitude. L'apparition dans notre pays du discours de l'extrême gauche fit tomber une lourde suspicion, une « mauvaise conscience » sur le nous du kibboutz galuiot. La conversation avec Elie Barnavi fit entendre l'écho lointain, mais encore vivant, de son interrogation.

1: Cf. Annonce parue dans LQ 748, 11 novembre 2017.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur 1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef: Yves Vanderveken (wves.vanderveken@skynet.be).

Éditorialistes: Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste: Luc Garcia.

Relectures: Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien: Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif: Jacques-Alain Miller, président; Eve Miller-Rose; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIOUEZ ICI.